

Travers de la contemporanéité

Par Brieuc Le Meur.

Analyse des conflits de pensée et des parallèles dans : l'art, le féminisme, l'antiracisme, la communication politique, l'écologie décliniste.

Ces conflits français sont de source claire : les transfuges qui les entretiennent sont des rois prisonniers. Sont à l'œuvre des rôles altérés, des paysages renversés. Au travers de ces luttes, souvent temporaires (un moment militant), on s'assure de diffuser en soi les réponses chimiques adéquates et d'entretenir une impression d'exclusion, un sentiment blessé.

Note d'intention :

L'idée de ce texte est de démontrer ces parallèles -il y en aurait beaucoup d'autres- en forçant de façon abstraite l'unité de ces observations. Il s'agit de mettre en lumière la façon que l'on a de perdre de vue un objectif initial comme les mesures concrètes pour améliorer un problème. Il s'agit de mettre en lumière la façon qu'on a d'occulter de véritables solutions.

Entretenir ou générer un conflit intellectuel équivaut à nier toute entreprise alternative (pro active et non analytique), en ralentissant l'avancement de ladite cause, le but étant bien-sûr de garder le contrôle sur une injustice sous-jacente, sur une gêne, sur une attache émotionnelle qu'il convient de continuer. Il s'agit de protéger sa position de victime, de retrouver le moment de la révolte, mais aussi, un effet de puissance et de coercition de la langue (qui a initialement blessé).

*

Dans l'art :

Il semble que lorsqu'un galeriste d'art contemporain visionne le travail d'un photographe classique (un artiste qui n'est pas auteur et qui ne met pas son propos en scène), sa patience est mise à l'épreuve. Il a vu une chose terrible : figurative. Il a vu une esthétique de la beauté non altérée.

Ce qu'il recherche, c'est une structure codée du monde, une abstraction des idées elles-mêmes, un avortement des sentiments, et non une abstraction de la figure ou sa reproduction. Il a besoin de cette javellisation des dualités, du mouvement, de la beauté.

On en appelle désormais à de vraies dispositions psychiques, à un « code », à un dogme. L'abstraction a fini par court-circuiter les sentiments et verbaliser le pictural. Cela peut être une représentation de la représentation par exemple, ou un objet qui se représente lui-même, un contre-emploi du statut même des choses. Ce sont finalement là ces seules conditions de sa qualité, de sa qualification d'art, et non d'exacte surface 2D, de film plastique, de bio film, de tout ou partie du réel.

C'est la didactique qui intéresse, la requalification multidimensionnelle et cérébrale d'un fait en un autre fait avec ses règles propres. Oh les anciennes peuvent converger ; et elles convergent : la morale, l'esthétique, le sentimental, le sacré, la nostalgie, le folklore des métiers, de la société, des usages, la honte, le déni. L'ensemble est toujours basé sur les mêmes règles émotionnelles, quoi qu'il arrive. Mais alors de quoi parlons-nous ? Elles sont interverties, transmutées, reprogrammées. Elles sont asséchées.

A vrai dire on pourrait avoir usage de chaque œuvre d'art contemporain conceptuelle, comme avec autant de sachets de nourriture lyophilisée. Passez-les à l'eau brûlante, elles redeviennent souvenirs, opinions, sentiments, émotions, vie. Mais que cette installation puisse retrouver le monde réel et émotionnel importe peu. L'excitation spirituelle commence par le dessert. Elle se targue de manger avec ses lacets, d'attacher ses chaussures avec des fourchettes, des couteaux, de voir les fenêtres d'une maison installées dehors, et les arbres du jardin, dedans. On diffuse un sentiment de puissance, la toute-puissance de l'esprit qui l'a refoulé ou de celui qui s'en rappelle, fier d'avoir une distance avec les règles basses de la représentation (et donc, de la production).

C'est donc une révolte, mais aussi, une gymnastique architecturale de la langue et de la pensée. Plutôt que de se montrer alourdi face à une cause obsessionnelle du quotidien, c'est tout le réel qui est retourné, dévitalisé. On parle souvent de décontextualisation, mais plutôt que de se mettre la tête à l'envers pour mieux voir ou pénétrer la modernité, critiquer ou renouveler les systèmes de représentation qui en découlent, on renverse le monde, on crypte encore plus la langue, on dévitalise le monde pour mieux SE dévitaliser. C'est un conflit avec soi-même qui se prolonge, et c'est la folie de la perception qu'il faut reproduire. C'est la psychose qu'il faut retrouver dans la dénaturation des choses.

C'est l'art conceptuel, l'art contemporain, l'art des galeries d'art. Il n'y a pas ici de jugement qualitatif. C'est l'élusif, le « code » qui est analysé, la posture mentale (sans laquelle plus rien n'a de goût, comme avec ce galeriste pris en exemple).

*

Dans le féminisme :

Il semble que lorsqu'un féministe essaie de prolonger la fréquence de sa vie et ses convictions égalitaires, il doive se butter à des réalités militantes qui se sont spécialisées.

Selon lui, et de par son éducation progressiste : n'être pas un salaud, espérer que les femmes obtiennent les mêmes droits que les hommes en matière de salaire et d'activité, qu'elles soient protégées au quotidien... selon lui ces concepts sont des acquis. Il n'a pas eu à les défendre. Il ne croit pas les affirmer. Il est né dans cette parité. Il sait qu'être un homme courageux, c'est pouvoir n'être pas soumis à des rôles d'homme. C'est de ne pas avoir peur du regard des autres. C'est pouvoir être féminin, sensible, ou seulement original, en se réinventant tout le temps, insaisissable. A chaque seconde de sa vie, il respire et prolonge ce féminisme qui le dépasse d'une tête, qui est né avant lui.

Pourtant aujourd'hui, deux camps s'affrontent : celui d'un féminisme intellectuel, didactique et queer, situé dans une urgence pratique, dans un combat politique et médiatique fragile, et celui d'un féminisme scientifique, empirique, naturaliste, qui observe les changements et les minimise, puisque vus par le prisme de l'anthropologie. Ce dernier (féminisme) peut récuser les revendications sociales, individuelles, arguant que des milliards d'années d'évolution ne peuvent être niées en seulement quatre décennies.

Ainsi, un féminisme juridique s'oppose à un féminisme biologique. Le premier dit non à la lourdeur des procédures pour défendre les victimes de violence, il dit non aux « oui mais ». Ce féminisme est un féminisme de défense et d'attaque. Il ne tolère aucun report ou ralentissement du progrès, quoi que cela puisse induire dans le paradigme humain. Peu importe la fragilisation temporaire de la notion de virilité.

Le second est qualifié de provocant, de rétrograde. Ce féminisme biologique entend conserver un leadership de circonstance au quotidien, avec des rôles définis et codés, avec l'argument de la séduction, du rapport de force séculaire qui donne la part belle aux femmes, au jeu du mépris, du tango, de la danse : le jeu que l'on sait. Il revendique un territoire distribué naturellement comme un territoire du corps désiré.

De l'autre côté le féminisme juridique et queer remet tout en question et revendique un territoire de la pensée. L'égalité est une urgence ni sentimentale, ni folklorique. On ne la reporte pas.

Face à la simplicité de celui qui veut simplement que les hommes ne soient pas des salauds, on inclut un conflit entre victimes et non la cause qu'ils défendent. On se focalise sur autre

chose. Sur un hors-sujet. C'est autre chose qui pousse. Un désir de puissance, par mésusage de la langue qui opère sans cesse des retours sur elle-même, comme dans l'art. Et c'est aussi une étrange hyper spécialisation, une complication, un renforcement d'un mur inutile qui pose les conditions d'une guerre de tranchée. Absconses, contre-productives, les théories se complexifient. Plus personne n'est intéressé par ce qui se révèle n'être qu'un tracé de tranchées, tracé qui fait oublier le but même de la guerre.

Linguistique psychotique pétrie de fantasmes en hors champ, ces conflits fratricides propulsent les militant e s de la cause, hors de la cause elle-même ; Chaque partie de la lutte est mise en mono culture forcée et ne se relie plus au monde, en tout cas pas dans le débat intellectuel ni dans l'élaboration de stratégies concrètes de coercition des hommes.

Chez les hommes, deux parties sont soi-disant « opposées » : un macho rétrograde contre un féministe doux. Ce dernier est pourtant prêt à défendre les femmes sur le terrain masculin. Il est le seul qui agit pour un renouveau de la société. Il reste stéréo, multiple, paradoxal : il accepte sa temporalité lente. Mais i lest peu défendu par les femmes militantes, qui parfois, lui préfèrent le premier. On lui préfère l'identité fixe et forte, séculaire, qui à inventer encore ses acteurs et ses démons.

*

Dans l'anti racisme :

Le militant anti raciste spécialisé a autant de paradoxes à démêler, et plus il en a, plus son acuité à s'habituer à chaque espace de la cause qu'il défend l'écarte de la cause elle-même. On le voit lorsqu'il finit par diverger, par prendre des chemins de traverse, comme pour s'alléger. Il crypte d'autant plus sa pensée qu'il réinvente même l'ennemi, à défaut de se réinventer lui-même.

Il le voit dans ses rangs. Il a besoin de cet ennemi. Il n'acceptera pas que celui-ci disparaisse, car le romantisme œdipien (de son engagement) s'en trouverait réduit. Il veut papa ou maman dans le même camp que lui. Il vit une relation sacrée. C'est une gymnastique de la langue et de la pensée : plutôt que de se montrer altéré face à une cause obsessionnelle du quotidien, plutôt que de montrer une indignation simple et n'en faire qu'une observation, c'est tout le réel et son usage (et non son contexte) qui est retourné. Plutôt que de se mettre la tête à l'envers, on renverse le monde (comme dans l'art).

Ici, au sein du groupe, du parti ou de la cause, la relation œdipienne est isolée, puis magnifiée, entretenue secrète, et c'est comme une famille recomposée. C'est un on objet d'amour et de reconnaissance. Alors, au sein de la cause antiraciste ou antifasciste (mais c'est le cas pour de nombreux domaines, par exemple, prenons celui des végans qui attaquent des boucheries)

c'est un camp plus concret, plus à même de réaliser des compromis ou de remonter à la source du problème sur des terrains différents (et moins sexy qui devient l'ennemi.

Même force œdipienne, mais inversée. Dans la famille des mots et des idées, la fratrie se déchire. Le langage potentialise les effets et prolonge d'autant la reproduction des hiérarchies. Les mots proférés, écrits, pensés, augmentent les réactions chimiques. Dans la lutte : deux groupes fratricides. Dans l'individu (ou le militant) : deux notions ambivalentes. Les deux sont actives. Racisme et anti racisme. Pulsions et refoulé.

- Note de l'auteur :

Notez qu'ici, la réflexion s'inspire d'un constat abstrait, issu de l'usage phénoménologique du langage. Il ne s'agit pas de faire mentir les convictions profondes des militants des causes anti racistes ou des causes animales. On peut simplement douter de leur rayonnement effectif, et donc, penser leur rayonnement intérieur, dans l'individu, puis l'analyser.

Si l'art contemporain est apparu après le surréalisme qui essayait de respecter le continuum du subconscient et du flux indéterminé de la vie, ce fut pour créer un contraire de la forme artistique, mais aussi pour louer le classicisme (vu comme un acquis de conscience, mais que l'on appréciera crypté). C'est la gêne de la beauté et de l'émotion qu'il faut transfigurer en humour, en désordre des choses, en concept nominal brisé, en contexte imaginaire. Les statuts sont changés. Il n'y a plus d'usage même aux personnes, à personne. C'est l'homosexualité refoulée de l'artiste qui se matérialise (refus de la mère, de l'amour). L'art se possède lui-même dans la contemporanéité (comme le capital se possède lui-même dans l'abus de capitalisme oligarchique, ou l'armurier possède la guerre, soudain cryptée, commutée en connaissance, en théâtre).

Le racisme de l'anti raciste, le machisme de la féministe, le classicisme du galeriste contemporain. La saleté, le mépris de l'écologiste. L'extrémisme de celui qui prône un consensuel milieu. Le hurlement du silencieux. Le silence d'opinion de celui qui crie. Tous sont des exemples paradoxaux d'êtres définis par le conflit. Des actions concrètes, inventives, non binaires, qui œuvreraient concrètement pour la cause qu'ils défendent, impliqueraient un relationnel apaisé, une stratégie de la sérénité annulerait la sensation de dépit, de colère

Nous sommes là dans un univers mental de contraires révélés, révélés d'autant plus qu'ils explosent au grand jour, au regard de tous.

De façon pulsionnelle, ceux-là sont leurs extrêmes ambivalents, extrêmes qui se tordent en secret dans le cœur des hommes, dans les « milieux », dans la masse. Nous affirmons ici que les extrêmes sont les forces actives, les précipités, et souvent, le véritable axe de décision (thème défendu dans un essai non paru achevé récemment : « la théorie des plusieurs », de Briec Le Meur)

*

Dans la communication :

Médiapart titre, au mois d'avril 2018 :

« La plume cachée de la ministre des transports se mue le soir en détracteur zélé ».

Et l'article débute par :

« Depuis qu'Emmanuel Macron est au pouvoir, certains poussent très loin le concept du « en même temps ». Pendant quelques mois et pour près de 25 000 euros, Mathieu Souquière conseille la ministre des transports, Élisabeth Borne, dans sa « gestion de crise » sur la SNCF. Parallèlement, il est invité comme spécialiste de la communication sur des plateaux télévisés, où il critique vertement... la communication du gouvernement. »

On constate ici l'effet inverse des réalisations didactiques contemporaines et des conflits et débats fratricides.

Il ne s'agit plus de rester désemparé qu'une injustice se résolve sans eux, non. Fait nouveau, ils préfèrent tenir les deux extrémités et les défendre tant l'une que l'autre. Ils n'accepteraient pas de voir disparaître la cicatrice intérieure.

Ici, la duplicité permet de résoudre un problème en l'amplifiant, en l'atomisant. Elle révèle, à travers l'absolution des ambivalences, que la même variable peut agir sous d'autres atours. C'est pourtant bien le même pendule qui oscille selon des degrés et des directions diverses. Si celui-ci n'est, en l'occurrence, pas caractérisé par le conflit de façon directe, il a même dépassé le paradigme en le déposant sur la table. Il l'a objectivé comme un outil.

Il ne pousse plus aux fesses de l'enfant roi, acteur de ses propres perceptions. Il ne s'agit plus non plus de retrouver une position d'injustice familiale, personnelle, métaphysique, de jouer la précarité sentimentale ou l'inconfort, de la ségrégation même (dans ce théâtre la famille ou le groupe a fixé des règles illisibles qu'il a fallu crypter pour se garder de les bien comprendre). Non, celui-là est défini par la légèreté ou pire, par la mythomanie. L'opportunisme. La lâcheté.

C'est une cause plutôt bien balisée dans nos sociétés : Cette duplicité jouxte celle ou celui qui se définit par la colère et l'indignation, puisque qu'avec deux extrêmes à manier, la cause en question est toujours aussi nulle, et le terrain émotionnel toujours aussi actif. Le second a simplement décidé d'assumer le mensonge, puisqu'il n'est plus tributaire de la réaction de l'autre pour retrouver un état émotionnel tragique ou une position de force (chantage).

Là, c'est le réel qui est précaire. Le socle réaliste a sombré sous les pavés, comme par les chemins qui mènent d'un foyer l'autre. Le conflit d'identité s'est multiplié. Apaisé, car passé à l'acte, le menteur a pourtant toujours en lui ce qui le meut et le déchire, mais il n'est plus très sûr de la manière de mener à bien le combat de l'autonomie. Mieux vaut compliquer,

brouiller et ne plus entendre, que choisir. Celui-là s'octroie le droit d'être les deux à la fois et ce sont les deux rôles qui bientôt vacillent, d'une manière ou d'une autre.

Ce « conseiller » semble condamné.

*

Dans l'écologie :

Dans l'écologie militante décliniste, souvent combinée à une critique du capitalisme, le conflit règne dans les mêmes proportions : On annonce l'appauvrissement inéluctable des ressources, la dégradation irréversible de la surface de la planète et l'effondrement de la civilisation. C'est une sorte de journalisme de l'apocalypse.

Ici aussi, il s'agit de faire passer des énergies néfastes au lieu de s'attaquer concrètement au problème, comme d'inventer des modes de vie différents, de se faire exemple soi-même, de cultiver en permaculture, d'organiser des collectifs, de vivre un moment séparé du conflit, et cela revient souvent à créer quelque chose d'alternatif qui induit des étapes d'acceptance et de renouvellement des idées, un effort de dépassement des écueils et des noeuds nerveux.

Lorsqu'on étudie ces processus récurrents de lancements d'alerte publics, on saisit que ces effets d'annonce apportent quelque-chose de concret à celui ou celle qui les galvaude

L'exemple du décliniste (de celui ou celle qui aujourd'hui annonce l'effondrement de l'humanité, de l'environnement, de la biodiversité, et la fin des ressources) est un exemple d'école. Au vu des progrès techniques, il se dessine une toute autre probabilité : ce qu'ils annoncent risque bien de ne pas arriver. Des alternatives changent déjà radicalement le paradigme.

On sait que le changement cyclique du climat est dû aux rayonnements solaires et à l'équilibre du système. L'homme accélère la pollution, comme la dégradation de l'atmosphère, mais il n'influe pas sur ces cycles à la puissance cosmique, gigantesque, comme sur la nature des nuages ni leur réflexion des rayonnements. Le recyclage, la récolte, sinon l'exploitation du CO2 en excès dans l'air, est une technologie viable qui va exploser dans les quelques années à venir. Des prises de conscience rapides, des changements annoncés de modèles d'agriculture et de transport, des changements radicaux dans la distribution du travail, la robotisation et l'intelligence artificielle, permettent d'anticiper un changement de civilisation dans les quinze ou vingt prochaines années (voir les travaux de Thierry Curty). Mais on se bouche les yeux,

les oreilles. Le drame collectif nous habite, plutôt qu'une création à échelle individuelle, à petite échelle. Et si on diffuse ce grand drame décliniste collectif sur le réseau, c'est bien pour étouffer sa petite voix intérieure, recouvrir son problème à soi.

Les effets d'annonce consistent et à faire peur, à se constituer en prophète du pire, à diffuser une réponse chimique. Cette posture ouvre en grand le champ du tragique, et la tragédie, c'est aussi le conflit métaphysique sublimé. Si la tragédie artistique, elle, se tient dans le cadre de la scène ou de l'écran, dans le livre, la tragédie journalistique (plus ou moins mercantile) ou le cri en ligne (le cri du juste) ne sont pas très différents. Les effets d'annonce macabres empêchent littéralement de relever unes à unes les solutions de renouveau, de reconstruction, d'espoir, tant pour le collectif que pour sa sphère personnelle, soudain occultée par tant de grandeur. Ils minent toute alternative. Ils prolongent même la catastrophe, l'accompagnent. C'est une grisaille qui occulte le point de tension personnel, refoulé, transfiguré, l'inachevé illisible en soi, et l'intelligence est au service du moindre détail. Il permet la collecte obsessionnelle. Quid du principe de plaisir ? Il se base sur l'occultation des options positives.

Alors ? Tel l'artiste contemporain, dans la communication contemporaine, l'objet est dénaturé. Tel l'anti raciste, les solutions de rapprochement des gens, de connivence, de connaissance, de découverte, sont empêchés : elles ne sont même plus au programme. Telle la (ou le) féministe conflictuelle, l'accompagnement des hommes et des femmes en déficit d'ouverture et d'égalité n'est pas au programme. Il n'est pas évoqué d'éduquer de front, de façon patiente et concrète, éducationnelle, organisée, des garçons ou des hommes empêtrés dans leur violence, dans leur horreur conceptuelle, dans leur peur face à la moquerie. Ces solutions concrètes seraient ici des mesures nettes en faveur de quotas, comme des réunions, des actes urbains et quotidiens, d'hommes à hommes, des actes directs en faveur des femmes et hommes restés en plein patriarcat malgré les mots, en pleine violence malgré l'indignation, en plein machisme malgré sa déconstruction, et qui rendent coup pour coup selon des lois religieuses ou mono culturelle.

Chez, eux, le conflit les définit plutôt que la cause défendue.

Chez le décliniste, chez ce prophète immobile, s'attaquer aux alternatives possibles et visionner un objectif positif, n'est pas de son ressort. Mieux vaut prolonger le conflit ou l'effondrement. Mieux vaut retrouver cette position acide, ces constats toxiques, signes d'un changement refusé, d'une mutation empêchée. C'est relié à l'enfance ou à une position sociale complexe, complexifiée. Parfois, c'est une punition que l'on s'inflige à soi-même. C'est un signe de reconnaissance personnel, dira-t-on.

*

Les chemins de la langue sont des codes. Ils mènent à leur propre diffusion de plaisir (morbide). Parfois, cela devient un nouveau diktat.

La persuasion est sans but, et à mimiques éperdues. Alors, toute la chaîne professionnelle « suppose » que quelqu'un ici sait ce qu'il fait... *

*curateur, galeriste, artiste, rédacteur, journaliste, public / militant de gauche, de droite, immigré, propriétaire du « territoire », paranoïaque / femmes contre femmes, hommes submergés de substances et d'hormones dont ils ne savent que faire, / public,

chroniqueurs, rédacteurs en chef, internautes / lanceur d'alerte, spéculateurs de l'effondrement, alarmistes, déclinistes, progressistes, scientifiques, écologistes, pollueurs...

... tous espèrent que quelqu'un sait ce qu'il dit, car on a donné crédit à un « autre » de façon automatique.

Brieuc Le Meur

Berlin. 14.05.2018